

Portraits de Jean-Jacques Rousseau

- ◆ **Eléments de chronologie** p. 2

- ◆ **Extraits de textes**
 - *Les Confessions*, de Rousseau p. 6
 - Lettre de Rousseau à Quentin de La Tour p. 6
 - *Essais sur la peinture*, de Diderot p. 7
 - Lettre de Rousseau à Rey p. 7
 - Lettre de Rousseau à Lenieps p. 8
 - Lettre de Lenieps à Rousseau p. 8
 - *Rousseau, juge de Jean-Jacques*, de Rousseau p. 9
 - Lettre de Rousseau à Moultois p. 10
 - *Essais sur la peinture*, de Diderot p. 11

- ◆ **Définitions tirées de L'*Encyclopédie* de Diderot** p. 12

- ◆ **Les documents « Portraits de J.-J. Rousseau »** p. 14

Eléments de chronologie

Les années de jeunesse

1712

28 juin 1712 : naissance de Jean-Jacques Rousseau à Genève, « très petite république » réformée par Calvin. Sa mère meurt le 4 juillet. Rousseau est élevé par sa tante Suzanne Rousseau, « tante Suzon » qui, à travers les chansons populaires du pays, lui transmet la passion pour la musique.

1722/1728

A la suite d'une querelle, son père quitte Genève définitivement. Jean-Jacques est mis en pension chez le pasteur Lambercier, à Bossey, à quelques kilomètres de Genève.

1728

Jean-Jacques quitte Genève. Il fait la connaissance de madame de Warens à Annecy ; celle-ci le pousse à se rendre à Turin pour se convertir au catholicisme. Il travaille comme laquais, puis comme secrétaire.

1729/1730

Il parcourt à pied la Suisse, le duché de Savoie et le royaume de France. Rousseau regagne Annecy. Il s'installe chez madame de Warens qui l'engage à pratiquer le chant, la flûte à bec et le solfège. Il entre au séminaire d'Annecy et devient chantre à la maîtrise de la cathédrale. Il étudie les Cantates de Clérambault. Séjour à Lausanne où il donne des leçons de chant.

1731

En route pour Lyon, Rousseau commence la copie de musique pour subvenir à ses besoins. Le métier de copiste devient pour Rousseau une activité régulière qui lui assure son indépendance.

1742

A Paris, Rousseau présente son *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique* (notation chiffrée) à l'Académie des Sciences. De ces années date peut-être le premier portrait gravé de Rousseau sans perruque.

1743/1744

Il part pour Venise où il occupe le poste de secrétaire d'ambassade qu'il quitte suite à des démêlés avec l'ambassadeur. De cette époque, date le **premier portrait de Rousseau par un peintre anonyme (document 11)**. Ce séjour lui permet de découvrir la musique italienne. Dans les « Scuole » (écoles de chant), il est séduit par les voix des jeunes filles.

Paris

1750-1756

En 1750, il participe au concours proposé par l'Académie de Dijon sur le thème : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs*. Son *Discours* remporte le premier prix. Cette date marque son entrée dans le monde de la philosophie.

En 1752, l'intermède lyrique *Le Devin du village*, est joué à Fontainebleau devant le roi Louis XV et remporte un succès éclatant. Rousseau ne se présente pas devant le roi qui veut lui donner une pension. L'œuvre est jouée pour la première fois à l'opéra en mars 1753.

C'est à cette période, que Jean-Jacques, chef de file des défenseurs de la musique italienne lors de « la querelle des bouffons », fait paraître sa *Lettre sur la musique française*.

Le peintre Maurice Quentin de La Tour, amant de la chanteuse Marie Fel qui joue le rôle de Colette, réalise le portrait le plus célèbre du philosophe (documents 1 et 2). Il s'agit d'un pastel, technique très répandue au XVIII^e siècle. Le portrait est présenté au salon de 1753. Diderot en fait la critique dans ses *Essais sur la peinture* (texte 3). Ce portrait est bien accueilli par Rousseau qui nourrit une profonde estime à l'égard de La Tour (texte 4).

En 1755, en réponse au deuxième concours proposé par l'Académie de Dijon, Rousseau publie le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.

Montmorency

1756/1762

Rousseau s'installe à l'Ermitage, en lisière de la forêt de Montmorency, en avril 1756 puis au Mont-Louis en décembre 1757. Cette même année, Rousseau accepte de **La Tour, son portrait qu'il offre aux Luxembourg (texte 1)**.

Pendant cette période, il publie la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, *Du Contrat social*, *Emile ou de l'éducation...*

Il réserve pour les « temps de pluie », sa rédaction du *Dictionnaire de musique*.

En 1759, le philosophe reçoit la visite du maréchal de Luxembourg. Celui-ci lui offre l'hospitalité dans l'un des appartements du « petit château » pendant les réparations de la maison de Mont-Louis. Rousseau s'y installe en mai.

A la fin des travaux, de retour au Mont-Louis, il garde la jouissance de l'appartement du « petit château » ; il écrit à l'un de ses amis, Daniel Roguin, qu'il est « désormais possesseur des deux plus jolis appartements qu'il connaisse ».

Le dessinateur Houel réalise un dessin représentant Rousseau dans la cuisine du petit château (document 9).

Le 9 juin 1762, l'*Emile* est condamné, Rousseau est décrété de prise de corps. Il s'enfuit en Suisse.

Les années d'exil

1762/1767

Le 21 juillet 1762, réfugié à Motiers, Rousseau autorise La Tour à faire graver son portrait :

« Quand M. de la Tour a voulu faire graver mon portrait, je m'y suis opposé ; j'y consens maintenant, si vous le jugez à propos ; pourvu qu'au lieu d'y mettre mon nom, l'on n'y mette que ma devise, ce sera désormais assez me nommer. » (textes 5 et 6)

En Suisse, Rousseau s'initie à la botanique. A partir de 1764, il travaille à la rédaction de ses *Confessions*.

En septembre 1764, Rousseau apprend que La Tour va lui faire parvenir une seconde réplique de son portrait (texte 2).

Chassé de Suisse en 1766, Rousseau part se réfugier en Angleterre sous la protection du philosophe David Hume. Il y écrit les premiers livres des *Confessions*. **Désireux de posséder un portrait du philosophe français, Hume s'adresse au peintre écossais Allan Ramsay qui réalise le tableau de Rousseau en habit d'arménien (document 5). Rousseau ne se reconnaît pas dans ce portrait (textes 7 et 8).**

Rousseau revient en France en mai 1767.

Paris

1770/1778

Rousseau s'installe à Paris, rue Plâtrière, actuelle rue Jean-Jacques Rousseau.

Il poursuit son métier de copiste jusqu'en 1777 et continue ses herborisations. Il termine la rédaction de ses *Confessions*.

Pendant l'automne 1776, il compose la *Première promenade des Réveries du promeneur solitaire* dont il poursuit la rédaction jusqu'en avril 1778.

Ermenonville

1778

En mai Rousseau accepte l'invitation du marquis de Girardin et s'installe à Ermenonville.

Il s'y rend avec sa compagne Thérèse et son médecin. Il continue d'herboriser avec les enfants du marquis.

Le philosophe meurt subitement le 2 juillet.

Le 3 juillet, le sculpteur Houdon (document 10) se rend à Ermenonville pour réaliser le masque mortuaire du philosophe, travail préparatoire au buste qu'il souhaite sculpter. Ce buste fut exposé au salon de 1779 : « Quel feu dans Rousseau dont les regards perçants semblent pénétrer jusque dans les plis et replis les plus cachés du cœur humain » écrit Petit de Bachaumont.

Rousseau est inhumé dans l'île des peupliers.

1791

Fête populaire à Montmorency en l'honneur de « l'Homme de la nature ».

1794

Transfert des cendres de Rousseau au Panthéon, lors d'une grande fête révolutionnaire.

Texte 1

« *LES CONFESIONS*, livre dixième » de J.-J. Rousseau

Quelque temps après mon retour à Mont Louis, La Tour le Peintre vint m'y voir, et m'apporta mon portrait en pastel qu'il avait exposé au Salon il y avait quelques années. Il avait voulu me donner ce portrait que je n'avais pas accepté. Mais Madame d'Epinaï qui m'avait donné le sien et qui voulait avoir celui-là m'avait engagé à le lui redemander. Il avait pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle, vint ma rupture avec Madame d'Epinaï, je lui rendis son portrait, et n'étant plus question de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit Château. M. de Luxembourg l'y vit et le trouva bien ; je le lui offris, il l'accepta, je le lui envoyai. Ils comprirent, lui et Madame la Maréchale que je serais bien aise d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature de très bonne main, les firent enchâsser dans une boîte à bonbons de cristal de roche montée en or, et m'en firent le cadeau d'une façon très galante dont je fus enchanté. Madame de Luxembourg ne voulut jamais consentir que son portrait occupât le dessus de la boîte. Elle m'avait reproché plusieurs fois que j'aimais mieux M. de Luxembourg qu'elle, et je ne m'en étais point défendu, parce que cela était vrai. Elle me témoigna bien galamment mais bien clairement par cette façon de placer son portrait qu'elle n'oubliait pas cette préférence.

Texte 2

« LETTRE 3571 » Rousseau à Maurice Quentin de La Tour

A Motiers le 14 Octobre 1764

Oui, Monsieur, j'accepte encore mon second portrait. Vous savez que j'ai fait du premier un usage aussi honorable à vous qu'à moi, et bien précieux à mon cœur. Monsieur le Maréchal de Luxembourg daigna l'accepter : Madame la Maréchale a daigné le recueillir. Ce monument de votre amitié, de votre générosité, de vos rares talents, occupe une place digne de la main dont il est sorti. J'en destine au second une plus humble, mais dont le même sentiment a fait choix. Il ne me quittera point, Monsieur, cet admirable portrait qui me rend en quelque façon l'original respectable : il sera sous mes yeux chaque jour de ma vie : il parlera sans cesse à mon cœur : il sera transmis après moi dans ma famille, et ce qui me flatte le plus dans cette idée est qu'on s'y souviendra toujours de notre amitié.

Texte 3

**« ESSAIS SUR LA PEINTURE »
de Diderot**

C'est par la même raison que M. de La Tour, si vrai, si sublime d'ailleurs, n'a fait du portrait de M. Rousseau qu'une belle chose au lieu d'un chef-d'œuvre qu'il en pouvait faire. J'y cherche le censeur des lettres, le Caton et le Brutus de notre âge, je m'attendais à voir Epictète en habit négligé, en perruque ébouriffée, effrayant par son air sévère les littérateurs, les Grands et les gens du monde, et je n'y vois que l'auteur du *Devin du village* bien habillé, bien peigné, bien poudré et ridiculement assis sur une chaise de paille ; et il faut convenir que le vers de Marmontel dit très bien ce qu'est M. Rousseau et ce qu'on devrait trouver et ce qu'on cherche en vain dans le tableau de M. de La Tour.

Texte 4

**« LETTRE 6764 »
Rousseau à Marc-Michel Rey**

le 26 juillet 1770

[...]M. de La Tour est le seul qui m'ait peint ressemblant, et je ne puis comprendre pourquoi vous voulez transmettre à un autre la commission que vous lui aviez donnée. Quoi qu'il en soit, je préférerais toujours la moindre esquisse de sa main aux plus parfaits chefs-d'œuvre d'un autre, parce que je fais encore plus de cas de sa probité que de son talent.

Texte 5

« LETTRE 2362 » Rousseau à Toussaint-Pierre Lenieps

Le 2 Décembre 1762

Voulez-vous bien que je vous charge d'une petite commission qui n'est nullement pressée et que vous pourrez faire tout à loisir quand vous passerez dans le quartier du Louvre : vous connaissez, je crois, M. de La Tour Peintre du Roi. Il m'avait fait proposer l'année dernière de consentir qu'il fit graver le portrait qu'il a fait de moi : consentement que je ne donnai point. Mais comme les choses ont fort changé depuis mon arrivée ici, j'ai prié quelqu'un de lui dire que je consentais maintenant qu'il fit graver ce portrait, à condition seulement qu'on n'y mit point mon nom, mais seulement ma devise, qui ne me nomme que trop. Je voudrais savoir si cette commission a été faite ; car je n'en ai reçu aucune réponse d'aucun côté. Faites en même temps mille salutations et amitiés de ma part à cet honnête homme auquel je serai toute ma vie attaché par estime et par reconnaissance.

Texte 6

« LETTRE 2387 » Toussaint-Pierre Lenieps à Rousseau

Le 15 Décembre 1762

Dès le lendemain de la réception de votre lettre, je me rendis chez de La Tour. Je le connais depuis longtemps. J'ai mangé avec vous chez lui, lui chez moi, chez ma fille, souvent chez Mussard, et quelquefois chez le Blanc. Je lui lus l'article entier de votre lettre qui lui fit beaucoup de plaisir, et je pris sa réponse et ses ordres qui ne vous en feront pas moins. Il me dit qu'il n'avait vu personne au sujet de la gravure et qu'il en avait été surpris : que c'était Duchesne qui l'avait engagé à cette demande et qu'il en était bien aise. Je lui observai que vous ne vouliez pas que votre nom y fut mis, mais bien votre devise, et pour qu'il ne se fit aucune équivoque, je lui remis l'enveloppe de votre dernière lettre où le cachet bien entier porte *Vitam impendere vero*, et elle sera donnée au graveur qui sera de son choix, et quel qu'il soit, la vente en sera profitable. Ce n'est pas tout, mon ami, il me charge de vous dire qu'il vous priait d'agréer en présent de pure amitié votre portrait, qu'il avait retouché à Montmorency, et m'ayant demandé la voie pour vous le faire parvenir, je lui dis qu'il pourrait me le remettre et que je me chargeais du surplus, et que pour ce, j'attendrais votre réponse.

Texte 7

« *ROUSSEAU, JUGE DE JEAN-JACQUES – Deuxième dialogue* » de J.J. Rousseau

J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits des singularités qui m'ont porté à la suivre, et j'y ai trouvé, surtout pour celui d'Angleterre, des circonstances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Messieurs sous oublier les Dames, devient, on ne sait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J.J. et fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier et le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay, son ami particulier, le portrait de son ami public J.J. Il désirait ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris désire celui de sa maîtresse. A force d'importunités, il arrache le consentement de J.J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, et là, pour le peindre assis, on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus altèrent les traits de son visage. De toutes ces précautions devait résulter un portrait très peu flatté quand il eut été fidèle. Vous avez vu ce terrible un portrait très peu flatté quand il eut été fidèle. Vous avez vu ce terrible portrait ; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J.J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu partout sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France et il y apprend que son portrait d'Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef d'œuvre de peinture, de gravure et surtout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir : il frémit, et dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui : tout le détail qu'il fait paraît la chose la plus naturelle, et loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'aperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami J.J. la figure d'un Cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard ?

Texte 8

« LETTRE 6699 » Rousseau à Paul-Claude Moulton

Monquin le 28 Mars 1770

Il faut assurément que vous soyez peu difficile en ressemblance pour trouver la mienne dans cette figure de Cyclope qu'on débite à si grand bruit sous mon nom. Quand il plut à l'honnête M. Hume de me faire peindre en Angleterre, je ne sus jamais deviner son motif, quoique dès lors je visse assez que ce n'était pas l'amitié. Je ne l'ai compris qu'en voyant l'estampe, et surtout en apprenant qu'on lui en donnait pour pendant une autre représentant ledit M. Hume qui réellement a la figure d'un Cyclope, et à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos visages, ainsi peignent-ils nos âmes ; avec la même fidélité. Je comprends que les bruyants éloges qu'on vous a faits de ce portrait vous ont subjugué ; mais regardez-y mieux et ôtez-moi de votre chambre cette mine farouche qui n'est pas la mienne assurément. Les gravures faites sur le portrait peint par La Tour, me font plus jeune à la vérité, mais beaucoup plus ressemblant ; remarquez qu'on les a fait disparaître, ou contrefaire hideusement. Comment ne sentez-vous d'où tout cela vient et ce que tout cela signifie ?

Texte 9

« *ESSAIS SUR LA PEINTURE* » de Diderot

Mes petites idées sur la couleur

C'est le dessin qui donne la forme aux êtres ; c'est la couleur qui leur donne la vie. Voilà le souffle divin qui les anime.

Il n'y a que les maîtres dans l'art qui soient bons juges du dessin, tout le monde peut juger de la couleur. [...]

Mon ami, transportez vous dans un atelier ; regardez travailler l'artiste. Si vous le voyez arranger bien symétriquement ses teintes et ses demi-teintes tout autour de sa palette, ou si un quart d'heure de travail n'a pas confondu tout cet ordre, prononcez hardiment que cet artiste est froid, et qu'il ne fera rien qui vaille. C'est le pendant d'un lourd et pesant érudit qui a besoin d'un passage, qui monte à son échelle, prend et ouvre son auteur, vient à son bureau, copie la ligne dont il a besoin, remonte à l'échelle, et remet le livre à sa place. Ce n'est pas là l'allure du génie.

Celui qui a le sentiment vif de la couleur a les yeux attachés sur sa toile ; sa bouche entr'ouverte ; il halète ; sa palette est l'image du chaos. C'est dans ce chaos qu'il trempe son pinceau ; et il en tire l'œuvre de la création, et les oiseaux et les nuances dont leur plumage est teint, et les fleurs et leur velouté et les arbres et leurs différentes verdure, et l'azur du ciel, et la vapeur des eaux qui les ternit, et les animaux, et les longs poils, et les taches variées de leur peau, et le feu dont leurs yeux étincellent. Il se lève, il s'éloigne, il jette un coup d'œil sur son œuvre ; il se rassied ; et vous allez voir naître la chair, le drap, le velours, le damas, le taffetas, la mousseline, la toile, le gros linge, l'étoffe grossière ; vous verrez la poire jaune et mûre tombée de l'arbre et le raisin vert attaché au cep.

Définitions tirées de « *L'Encyclopédie* » de Diderot

ESTAMPE, f.f. (*gravure*) : On appelle estampe une empreinte de traits qui ont été creusés dans une matière solide. Pour parvenir à m'expliquer plus clairement, je vais remonter à la gravure, comme à la cause dont l'*estampe* est l'effet.

Pour produire une *estampe*, on creuse des traits sur une matière solide ; on remplit ces traits d'une couleur assez liquide pour se transmettre à une substance souple et humide telle que le papier, la soie, le vélin etc.. On applique cette substance sur les traits creusés et remplis d'une couleur détremée. On presse au moyen d'une machine la substance qui doit recevoir l'empreinte, contre le corps solide qui doit la donner ; on les sépare ensuite, et le papier, la soie ou le vélin, dépositaires des traits qui viennent de s'y imprimer, prennent alors le nom d'*estampe*.

GOUACHE, f.f. (*peinture*) – *peindre à la gouache*. : La manière de peindre qu'on distingue par ce nom est une des plus anciennes de celle que nous connaissons, si ce n'est pas celle qu'on doit regarder comme ayant précédé toutes les autres. L'eau est sans doute le moyen le plus facile de donner à des matières colorées, mises en poudre, la fluidité nécessaire pour pouvoir les étendre sur des surfaces et les y incorporer. Les premières couleurs ont été vraisemblablement des terres et des pierres broyées, qu'on a rendues liquides par le moyen de l'eau. Mais comme l'usage a fait voir que lorsque l'humidité de ces couleurs était totalement dissipée, elles n'étaient plus retenues et qu'elles quittaient trop aisément les corps sur lesquels on les avait employées, on a cherché à leur donner plus de consistance par des mélanges de matières visqueuses ; alors les gommés que certains arbres fournissent abondamment, et qui par leur transparence ne peuvent altérer les nuances des couleurs, se sont offertes naturellement pour cet usage.

La *gouache* n'est autre chose que cet apprêt simple de couleurs broyées, délayées dans de l'eau, que l'on charge plus ou moins d'une dissolution de gomme. On emploie les couleurs ainsi préparées sur toutes sortes de corps, principalement sur la toile, le vélin, le papier, l'ivoire, etc.. On se sert communément de la gomme arabe que l'on fait fondre dans l'eau commune.

PASTEL (*peinture mod.*) : C'est une peinture où les crayons font l'office des pinceaux ; or, le mot de *pastel* qu'on a donné à cette sorte de peinture vient de ce que les crayons dont on se sert sont faits avec des pâtes de différentes couleurs. L'on donne à ces espèces de crayons, pendant que la pâte est molle, la forme de petits rouleaux aisés à manier ; c'est de toutes les manières de peindre celle qui passe pour la plus facile et la plus commode, en ce qu'elle se quitte, se reprend, se retouche et se finit tant qu'on veut.

Le fond ordinaire sur lequel on peint au *pastel* est du papier dont la couleur la plus avantageuse est d'être d'un gris un peu roux ; et pour s'en servir plus commodément, il faut le coller sur un ais fait exprès d'un bois léger. Le plus grand usage que l'on tire du *pastel* est de faire des portraits ; on est obligé de couvrir toujours cette peinture d'une glace fort transparente qui lui sert de vernis.

*Les crayons mis en poudre, imitent les couleurs
Que dans un teint parfait offre l'éclat des fleurs.
Sans pinceau le doigt seul place et fond chaque teinte ;
Le duvet du papier en conserve l'empreinte,
Un cristal la défend ; ainsi de la beauté
Le pastel a l'éclat et la fragilité.*

Watelet

PEINTURE, f.f. (*Histoire des beaux Arts*) : C'est un art qui, par des lignes et des couleurs, représente, sur une surface égale et unie, tous les objets visibles. L'imagination s'est bien exercée pour trouver l'origine de la peinture ; c'est là-dessus que les poètes nous ont fait les contes les plus agréables. Si vous les en croyez, ce fut une bergère qui, la première, pour conserver le portrait de son amant, conduisit avec sa houlette une ligne sur l'ombre que le visage du jeune homme faisait sur un mur. La peinture, disent-ils,

*La brillante peinture est fille de l'Amour :
C'est lui qui, le premier, inspirant une amante,
Aux rayons de Phébus, guidant la main tremblante,
Crayonna sur un mur l'ombre de son amant.
Des diverses couleurs, de riche assortiment,
L'art d'animer la toile et de tromper l'absence,
Ainsi que d'autres arts, lui doivent la naissance.*

Ce sont là des apologues inventés pour l'explication de cette vérité, que les objets mis sous les yeux de l'homme, semblent l'inviter à l'imitation ; et la nature elle-même, qui, par le moyen des jours et des ombres, peint toutes choses, soit dans les eaux, soit sur les corps dont la surface est polie, apprit aux hommes à satisfaire leurs goûts par imitation.

Quoiqu'il en soit, on doit placer la peinture parmi les choses purement agréables, puisque cet art n'ayant aucun rapport avec ce qu'on appelle précisément les nécessités de la vie, est tout entier pour le plaisir des yeux et de l'esprit.

PEINTURE A L'HUILE (*peint. mod.*) : Dans le treizième siècle de l'ère chrétienne, la peinture fut rétablie et ce fut au commencement du quatorzième qu'un Flamand nommé *Jean de Bruges*, employa des couleurs détremées dans des huiles.

Mais la peinture à l'huile donne la facilité à l'artiste de retoucher son tableau aussi souvent qu'il le veut. Sur une première ébauche dont les traits ou les nuances ne lui paraissent pas convenables, il emploie une seconde couleur différente de la première, et qui rend avec plus de vérité l'effet qu'il en attend ; dans cette manière, l'artiste a encore l'avantage d'employer les couleurs à peu près comme elles doivent rester. Les ouvrages à l'huile ne font point nécessités d'être toujours à une même place, comme l'est la fresque sur la toile, sur le bois et sur les métaux : ceux à l'huile peuvent être transportés partout.

Les documents « Portraits de Jean-Jacques Rousseau »

1 : portrait de Jean-Jacques Rousseau

Pastel de Maurice Quentin la Tour (1759- 1764). Collection Musée Jean-Jacques Rousseau

2 : portrait de Jean-Jacques Rousseau

Pastel de Voiriot (fin XVIIIe) ; Collection Musée Jean-Jacques Rousseau

3 : Rousseau et le peintre La Tour au Mont-Louis

Gravures avant la lettre d'après un dessin de Leloir. Edition des *Confessions* de 1889 éditée pour le centenaire de la Révolution. Collection Musée Jean-Jacques Rousseau

4 : portrait de Jean-Jacques Rousseau

Gravure d'après le portrait de La Tour. A la demande de Rousseau, elle porte uniquement sa devise « Vitam impendere vero » (consacrer sa vie à la vérité).
Collection Musée Jean-Jacques Rousseau

5 : portrait de Jean-Jacques Rousseau

Huile sur toile, d'après la peinture de Ramsay. Peinture anonyme (fin XVIIIe).
Collection Musée Jean-Jacques Rousseau

6 : portrait de Jean-Jacques Rousseau

Gravure de Martin d'après le portrait de Ramsay. Collection Musée Jean-Jacques Rousseau

7 : portrait de Jean Dussaulx, ami de Rousseau

Pastel de Ducreux dit « le peintre de Marie-Antoinette » (fin XVIIIe). Collection Musée Jean-Jacques Rousseau

8 : Jean-Jacques Rousseau dans sa cuisine au Petit-château

Gravure d'après le dessin de Houel (1762)

9 : buste de Jean-Jacques Rousseau

Buste en plâtre patiné terre cuite par Houdon (1778). Collection Musée Jean-Jacques Rousseau

10 : portrait de Jean-Jacques Rousseau, secrétaire de l'ambassade de France à Venise

Peinture anonyme. Collection Bibliothèque publique et universitaire de Genève